

Lecture linéaire - ORAL 3 - Texte n°3  
Parcours : « Notre monde vient d'en trouver un autre ».  
Montaigne, *Essais*, Livre I, Chapitre 31, « Des Cannibales »  
Trois Indiens à Rouen (fin du chapitre)

**1. Le contexte de l'anecdote.** *Trois d'entre eux, ignorant combien coûtera un jour à leur repos et à leur bonheur la connaissance des corruptions d'ailleurs, et que de ce commerce naîtra leur ruine, comme je présume qu'elle est déjà avancée, bien misérables de s'être laissé piper au désir de la nouveauté, et après avoir quitté la douceur de leur ciel pour venir voir le nôtre, s'en allèrent à Rouen, du temps qu'y résidait le feu roi Charles IX. Le roi leur parla longtemps. On leur fit voir notre façon, notre pompe, la forme d'une belle ville. Après cela, quelqu'un demanda leur avis et voulut savoir d'eux ce qu'ils y avaient trouvé de plus admirable. Ils répondirent trois choses, dont j'ai perdu la troisième -et en suis bien désolé -, mais j'en ai encore deux en mémoire.*

→ Montaigne finit son chapitre avec ce qui ressemble à une **anecdote véridique** ; il multiplie les effets de réel, entre souvenirs précis (« trois d'entre eux », « Rouen », « le roi leur parla longtemps », « ils répondirent trois choses ») et aveu de défaut de mémoire (« dont j'ai perdu la troisième - et en suis bien désolé-, mais j'en ai encore deux en mémoire »). Lorsque Charles IX a siégé à Rouen en 1562, Montaigne était présent ; cela rend tout à fait crédible cet épisode. En outre, il utilise comme tout au long des *Essais* la 1<sup>ère</sup> personne du singulier et de nombreux modalisateurs, qui montrent qu'il s'engage personnellement dans son récit. Ici, en effet, on est entre discours argumentatif et discours narratif (avec des indices spatio-temporels et les temps typiques du récit au passé : imparfait et passé simple).

Montaigne ne se contente pas de raconter une anecdote, il veut exprimer aussi ses idées. La première qui apparaît ici concerne **l'avenir des peuples du Nouveau Monde** qui sont entrés en contact avec les Européens (ces derniers étant désignés par le pronom personnel « nous » tout au long du texte). Montaigne, dans ce qu'on peut appeler une prolepse -ou anticipation-, se montre **pessimiste**. Apposé entre deux virgules, ce long détour qui domine la première phrase nous dit que les Brésiliens vont perdre beaucoup plus qu'ils ne vont gagner aux échanges (« commerce » ici est à entendre au sens de « fréquentation », « rencontre ») avec les Européens. Montaigne craint même que ce processus soit déjà entamé : « je présume [que leur ruine] est déjà avancée ». Il écrit ces lignes dans les années 1570 (le premier livre des *Essais* est publié pour la première fois en 1580) et bénéficie au moment de sa rédaction d'un recul d'une quinzaine d'années par rapport à l'anecdote qu'il raconte. Sa pensée est la suivante : les Indigènes perdront (voire ont déjà perdu) quelque chose de « leur repos », de « leur bonheur », et de « la douceur de leur ciel », à cause d'un « désir de nouveauté » réciproque entre les Indigènes et les Européens, « désir de nouveauté » qui les a d'ores et déjà *trompés*. En quelque sorte, les Indiens se sont fait avoir (ils « ignor[ent] » ce qui les attend, jouent le jeu du « commerce » avec les Européens en se rendant à leur tour dans l'"Ancien Monde", celui de l'Europe dans une ville comme Rouen, ils se sont « laissé piper au désir de la nouveauté »). Les mots qui justifient sa crainte sont violents : « corruptions » du côté européen, « ruine » du côté brésilien, qui sont vus comme « misérables »... Montaigne fait allusion aux effets néfastes des grandes découvertes : la conquête brutale, la colonisation, l'esclavage, les conversions de force au christianisme, le viol, les guerres, le vol, le pillage, l'expropriation, l'exploitation des terres, des animaux, des femmes et des hommes, jusqu'à l'extinction de peuples entiers. Ainsi se place-t-il du côté des colonisés, vus comme des victimes d'une colonisation mal menée par les Européens.

Du côté des Européens, en revanche, c'est l'**orgueil** qui domine : ils exhibent (verbe de perception : « on leur fit *voir* ») leurs richesses et ce qu'ils estiment de plus "civilisé", comme en témoigne l'énumération : « notre façon [= notre art, nos techniques], notre pompe [=cérémonie, faste, luxe, magnificence, splendeur], la forme

d'une belle ville », summum d'une vie à l'occidentale, qui attache de l'importance à la modernité des techniques et à l'esthétique superflue (adjectif mélioratif « belle »). Sûrs de l'effet positif que devra produire ce spectacle grandiose sur les Indigènes, les Rouennais s'attendent à de l' « admira[ti]on » de leur part. En effet, l'un d'eux s'aventure à leur demander « ce qu'ils y trouv[ent] de plus admirable »...

## **2. Première source d'étonnement de la part des Indigènes : le roi est un enfant.**

Ils *dirent* qu'ils trouvaient *en premier lieu* **fort étrange** que tant de grands hommes portant barbe, forts et armés, qui étaient autour du roi (*il est vraisemblable qu'ils parlaient des Suisses de sa garde*), se soumettent à obéir à un enfant, en qu'on ne choisît pas plutôt quelqu'un d'entre eux pour commander.

Les réponses des Indigènes ne manquent pas de surprendre, tout d'abord parce qu'elles ne concernent pas du tout ce sur quoi on a cherché à attirer leur attention (« notre façon, notre pompe, la forme d'une belle ville ») !

Il y aura deux réponses, introduites par les connecteurs logiques de la progression : « en premier lieu », puis « secondement ».

La première concerne **la personne du roi**, qui n'est, en 1562, qu'un frêle enfant de douze ans ! En effet, Charles IX accède au trône à l'âge de 10 ans, sous la régence de sa mère Catherine de Médicis. Ce sont des choses qui arrivent, quand un système politique comme l'Ancien Régime est basé sur un pouvoir royal héréditaire ! « Fort étrange » résonne comme un euphémisme, pour ne pas dire « incompréhensible »... Les Indigènes ne comprennent pas comment il est possible de confier le pays à un enfant. Pour eux, le roi doit être physiquement fort (« et qu'on ne choisît pas plutôt quelqu'un d'entre eux pour commander », sous-entendu : quelqu'un de fort), et nous comprendrons pourquoi dans le paragraphe suivant (4.). Il est inconcevable que des adultes costauds puissent être soumis à quelqu'un de physiquement "inférieur" : les gardes suisses, solides gaillards, « portant barbe, forts et armés », qui sont des mercenaires engagés pour la protection du roi.

Montaigne ne juge pas nécessaire de commenter personnellement cette première réponse.

## **3. Deuxième source d'étonnement de la part des Indigènes : les injustices sociales.**

*Secondement* (ils ont une figure de langage qui leur permet de nommer les hommes « moitiés » les uns des autres) qu'ils s'étaient aperçus qu'il y avait parmi nous des hommes pleins, gorgés de toutes sortes de commodités, **tandis que** leurs moitiés mendiaient à leurs portes, décharnés de faim et de pauvreté ; et ils trouvaient **étrange** que ces moitiés, dans le cas nécessiteuses, pouvaient souffrir [= supporter] une telle injustice, qu'ils ne prissent les autres à la gorge ou ne missent le feu à leurs maisons.

La seconde réponse ne concerne pas non plus la « façon », la « pompe » et la beauté qu'on leur a jetées à la vue ! Elle concerne cette fois les **inégalités sociales** qu'ils ont pu observer. Autrement dit : pendant qu'on leur montrait avec cérémonie les richesses de notre civilisation (!), ils « s'étaient aperçus » et s'étonnaient de voir aussi des pauvres qui mendiaient.

Pour rendre plus claire la manière de voir le monde des Indigènes, Montaigne précise entre parenthèses un élément de leur langage : un des mots de leur langue qui désignent les humains est le mot « moitié », qui met en relief une forme d'égalité, voire de fraternité (on entend un lien affectif qui unirait les « moitiés » les unes aux autres). Cette parenthèse est donc plus importante qu'il n'y paraît, puisqu'elle contient une leçon que les Européens auraient à tirer d'une telle conception de l'humanité.

Cette leçon se confirme immédiatement : la conjonction de subordination « **tandis que** », connecteur logique de l'opposition, sépare les riches et les pauvres, dans une distinction radicale, qui ne manque pas d'étonner les Indigènes. Les deux types sociaux d'êtres humains décrits ici sont extrêmement opposés : d'une part, les très riches (« hommes pleins, gorgés de toutes sortes de commodités » ; les compléments du nom

« hommes » mettent en avant un excès d'opulence), d'autre part, les très pauvres (qui « mendi[ent] à leurs portes, décharnés de faim et de pauvreté »).

Montaigne répète le même euphémisme que dans l'exemple précédent : « ils trouvaient **étrange** », autrement dit incompréhensible, voire choquant, que ces inégalités manifestes ne donnent lieu à aucune rébellion. Selon les Indigènes (et selon Montaigne?), une telle injustice devrait donner lieu à la révolte ; à cette violence sociale infligée aux plus pauvres par les inégalités, il est « étrange » (anormal ? Incompréhensible?) que les pauvres ne répondent pas par une violence plus directe en s'en prenant aux personnes (« qu'ils ne prissent les autres à la gorge ») ou à leurs biens matériels (« ou ne missent le feu à leurs maisons »). On comprend alors que les injustices sociales sont inconcevables, inconnues des Indigènes.

Montaigne idéalise-t-il les Indigènes ? Ce n'est pas ici la question, puisque nous ne faisons là qu'une lecture linéaire du texte, sans chercher à le discuter. Toutefois, on soulignera qu'il contribue à ce qu'on a appelé ensuite le « mythe du bon sauvage », qui a donné lieu à toute une littérature philosophique au cours des deux siècles qui ont suivi (jusqu'à la fin du XVIII<sup>ème</sup> siècle avec Jean-Jacques Rousseau, par exemple).

#### **4. Les rapports de pouvoir au sein des tribus du Nouveau Monde.**

*Je parlai à l'un d'eux fort longtemps, mais j'avais un interprète qui me suivait si mal et qui était si empêché de traduire mes imaginations par sa bêtise que je n'en pus guère tirer de plaisir. Comme je lui demandais quel fruit il recevait de la supériorité qu'il avait parmi les siens - car c'était un capitaine, et nos matelots le nommaient roi -, il me dit que c'était de marcher le premier à la guerre. De combien d'hommes il était suivi ? Il me montra l'espace d'un certain lieu, pour signifier qu'ils étaient aussi nombreux que pouvait en contenir un tel espace : ce pouvait être quatre ou cinq mille hommes. Si, hors de la guerre, toute son autorité expirait ? Il dit qu'il lui en restait cela : quand il visitait les villages qui dépendaient de lui, on lui préparait des sentiers à travers les haies de leurs bois, par où il pouvait passer bien à l'aise.*

La première phrase de cette partie exprime une remarque personnelle que Montaigne semble faire *en passant*. Elle concerne le traducteur auquel il a eu affaire, piètre traducteur qui l'a empêché - par son manque de compétence - de prendre du plaisir dans l'échange qu'il a pu avoir avec l'Indigène. On voit ici au passage, donc, **l'exigence de l'humaniste Montaigne, en terme d'intelligence et de maîtrise du langage.**

Dans ce paragraphe, qui est pour ainsi dire le dernier avant la conclusion finale du chapitre, le lecteur reçoit encore une leçon à tirer de la supériorité des Indigènes sur la civilisation européenne. Cette leçon porte sur **le rapport au pouvoir**. Celui qui s'apparente au « roi », bien qu'il n'en porte pas le nom, ressemble davantage à ce qu'on appelle en Occident un « capitaine », celui qui « march[e] le premier à la guerre ». C'est là qu'on comprend mieux pourquoi les Indigènes ont été étonnés de voir que le pays était dirigé par un enfant. En effet, comment imaginer le frêle Charles IX, âgé de douze ans, à la tête d'une armée en pleine bataille ?! Il est à déduire que le chef, chez les Indigènes, s'engage personnellement dans le combat ; il ne se contente pas de donner des ordres loin du champ de bataille. Mieux : le fait de mener le combat sur le terrain est vu comme le « fruit [...] de la supériorité » du chef, donc comme une récompense, un honneur. Voilà déjà une belle leçon...

On se souvient ici que précédemment, dans le chapitre « Des Cannibales », Montaigne a évoqué les guerres au sein des peuples du Nouveau Monde. Il a été dit que la seule chose qu'on gagne quand on gagne une guerre, c'est la reconnaissance de la victoire. Il suffit que l'ennemi accepte de reconnaître sa propre défaite pour que la guerre soit gagnée : il n'y a pas de territoire à conquérir, pas de biens matériels à remporter, pas de peuples à anéantir ou à convertir. C'était déjà une belle leçon d'humilité à tirer ! Maintenant, que se passe-t-il entre le chef et les autres personnes de sa tribu lorsqu'il n'y a pas de guerre à mener ? Quelle est la relation entre cet être de pouvoir et les autres ? On s'attendrait, en bon occidental, à ce que la réponse soit du côté de l'autorité : en France, par exemple, les *sujets* du *roi* lui doivent une soumission absolue.

Et bien, non ; chez les Indigènes, la seule chose que le chef reçoit des hommes de sa tribu, c'est qu'ils lui facilitent le passage dans les « sentiers à travers les haies de leurs bois » !

Les **expressions qui désignent les hommes de la tribu par rapport à leur chef** sont bien éloignées de celle qu'on utilise dans la vieille Europe (« sujets du roi », qui évoque la soumission à une autorité supérieure). En effet, deux fois Montaigne utilise le nom « hommes », tout simplement, et le substantif « les siens » évoque les proches d'une même famille ou d'une même patrie, plutôt que le possessif à proprement parler. Quant à la « dépend[ance] » des « villages » dont il est question dans les dernières lignes, elle semble toute relative depuis qu'on a vu qu'en dehors de la guerre, il ne s'agissait que d'aménager des « sentiers » au passage du « chef »...

**5. Conclusion du chapitre « Des Cannibales ».** *Tout cela ne va pas trop mal* : mais quoi, il ne portent pas de culottes !

Ici, Montaigne donne pleinement son avis, avec un esprit un peu insolent. Il conclut avec une concision extrême, puisqu'il ne le fait qu'en quelques mots dans une phrase courte, composée de deux courtes propositions juxtaposées. La première est une litote : « tout cela ne va pas trop mal » signifie que tout ce qui précède révèle un très bon fonctionnement dans les sociétés indigènes. On y lit encore une certaine idéalisation qui va dans le sens de la construction du mythe du « bon sauvage ». Montaigne sous-entend **l'admiration que nous devrions ressentir à l'égard des Indigènes** (et non pas l'inverse, comme les hôtes de Rouen s'y attendaient en faisant visiter la ville aux Indiens).

La seconde proposition, qui est aussi exclamative, est pleine de cet esprit insolent qui caractérise parfois Montaigne, et elle prête à sourire. Le texte original parle de « hauts-de-chausses », ce qui désigne en effet le pantalon ou la culotte, vêtements qu'on pourrait dire « de base » dans la panoplie vestimentaire de l'Européen. Cet habillement nous semble primaire, puisqu'il vise à couvrir les parties génitales que l'on cherche à cacher depuis des millénaires dans les diverses cultures occidentales. On imagine aisément que les trois « Sauvages » exposés à Rouen ont pu choquer les Français à cause d'un « manque de pudeur » caractérisé par un accoutrement qui ne couvre pas les parties génitales ! D'aucuns y ont peut-être vu un « manque de civilisation », un « manque d'éducation », un « manque de culture », bref, une faute moralement grave qui pourrait justifier les appellations de « sauvages » et de « barbares ». Montaigne vient minimiser ce détail vestimentaire en **reprochant, implicitement, cette attitude ethnocentriste qui consisterait à s'attarder sur cette "peccadille"**. En effet, au regard de ce qu'il vient de mettre en avant (le chef de la tribu part le premier à la guerre, les inégalités sociales n'existent pas chez les Indigènes, car il y règne une égalité et une fraternité qui rend impossibles les injustices, les Indigènes apparaissent comme des gens qui ne connaissent pas l'individualisme ni le matérialisme, etc.), quelle importance cela fait-il qu'« ils ne portent pas de culottes » ! C'est donc plein **d'ironie** que Montaigne termine ce chapitre, en reprenant une idée qui n'est pas la sienne, bien évidemment.